

pixels
en vrac

AMÉLIE GAUDREAU
Le Devoir



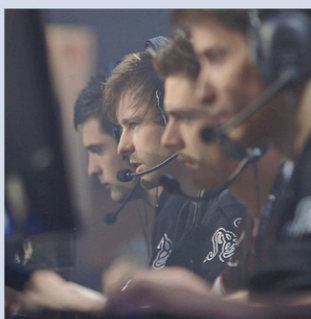
L'histoire d'un pays dans un plat

Plat de poisson frais, le plus souvent cru mais parfois très bien cuit, le ceviche prend du galon sur la scène gastronomique mondiale. Le cinéaste québécois d'origine chilienne Orlando Arriagada (*Miss Inc.* et *Bull's Eye, un peintre à l'affût*) s'est rendu au Pérou, l'un des pays où ce mets est cuisiné depuis des millénaires, afin de rencontrer les chefs qui sont réputés pour sa préparation «classique» ou réinventée. A travers ce périple qui fait saliver, nous découvrons une culture culinaire très vivante et passablement «démocratisée», encore très peu connue en nos contrées, mais aussi l'histoire de ce petit pays andin qui nous est tout aussi «obscur», à l'exception près de la Conquête espagnole, et encore... Le ceviche est certes un plat tout simple, mais il a évolué et s'est raffiné au rythme des empires précolombiens, de la présence européenne et de l'immigration chinoise et japonaise. Un documentaire qui donne faim. Et soif d'apprendre. **L'ADN du ceviche, Canal D, dimanche, 19 h**



Tout dans notre tête

Les documentaires scientifiques sur le cerveau humain ne sont pas une denrée très rare. Mais plusieurs d'entre eux n'arrivent pas à rendre amusante la découverte des caractéristiques de cette formidable machine dont la complexité permet de nous distinguer à certains égards de nos «cousins» de la faune. Dans cette série documentaire en six épisodes portant le sceau rassurant des chaînes publiques PBS et BBC, le neuroscientifique David Eagleman démonte habilement et de façon divertissante cette machine pour nous en expliquer les rouages, tellement que plusieurs risquent de remettre en question leur perception d'eux-mêmes et de la réalité... Le premier épisode est d'ailleurs consacré à ce thème: la réalité, et comment notre cerveau influence (ou plutôt crée) la perception de cette dernière. **Au cœur du cerveau, Explora, mercredi, 21 h**



Des athlètes du «piton»

En rappel, ce documentaire sur les hauts et les bas de la vie d'«athlètes» professionnels des jeux vidéo à travers le portrait de trois Québécois qui pratiquent ce métier nouveau genre dans une industrie toujours en ascension. **Gamers: au-delà du jeu, Z, dimanche, 22 h**

LE GUIDE DES ÉCRANS

L'AGENDA

LE DEVOIR

SEMAINE DU 10 AU 16 JUIN 2017



ICI RADIO-CANADA

Ce documentaire met en lumière l'histoire du réseau d'évasion Shelburn, issu des services secrets britanniques.

TÉLÉVISION

Les héros oubliés

Alain Stanké raconte l'histoire d'un réseau clandestin ayant permis de sauver 135 aviateurs pendant la guerre

ALEXANDRE SHIELDS
Le Devoir

La Seconde Guerre mondiale, sujet apparemment inépuisable pour le monde du documentaire, recèle une multitude d'histoires méconnues de gens qui ont posé des gestes pour le moins hors du commun. Des gestes héroïques, affirment plusieurs, et accomplis au péril de leur propre vie.

L'histoire ne retient pas toujours leurs actes de bravoure, au cœur de la barbarie nazie. A moins que leurs exploits dans cette Europe en guerre ne soient portés à l'écran. On se souvient ainsi d'un Oskar Schindler, cet industriel allemand qui sauva plus de 1200 juifs de l'Holocauste et dont Steven Spielberg a porté le récit au grand écran de si brillante façon. Également plusieurs années après les faits, on a aussi raconté, dans *Les insurgés*, le sauvetage de 1200 juifs, cette fois-ci dans les forêts en Biélorussie, par les frères Bielski.

Sans rien enlever à ces exploits, disons que le sujet du documentaire *As-tu vu Alphonse?*, diffusé en deux parties dans le cadre de l'émission *1001 vies*, pourrait très bien être scénarisé en long métrage. Et pourtant, ici, cette histoire demeure largement méconnue, même si on retrouve deux Québécois au cœur de cette incroyable série de sauvetages dans la France occupée.

Opérations périlleuses

Ce documentaire, réalisé par Alain Stanké, met en lumière l'histoire du réseau d'évasion Shelburn, issu des services secrets britanniques. Ce réseau avait été mis en place dans le but de retrouver, puis de rapatrier en Angleterre des aviateurs alliés dont l'avion s'était écrasé en France. Il faut savoir qu'à l'époque, il était fréquent que des avions de chasse ou des bombardiers viennent s'abîmer sur le sol français, notamment au retour d'une mission au-dessus de l'Allemagne.

Or, ces aviateurs étaient des éléments précieux pour l'effort de guerre, en raison de leur formation, qui était relativement longue et complexe. D'où l'importance de les récupérer avant que les Allemands ne puissent les faire prisonniers. C'est pour cette raison que tout un réseau de passeurs avait été mis en place, malgré tous les risques que cela comportait pour les membres de cette structure secrète active sous l'occupation nazie.

Parmi ses membres, on retrouvait deux Québécois, Lucien Dumais et Raymond



ICI RADIO-CANADA

«J'avais envie de parler d'une belle histoire, mais aussi de raconter l'histoire de gens qui sont tombés dans l'oubli», explique Alain Stanké.

Labrosse, actifs en France sous différentes identités pour le réseau Shelburn. «Ça prend une paire de fous et d'imbéciles pour aller faire une chose pareille. Il ne faut pas avoir envie de vivre, parce que c'est dangereux, pis on le sait», résumait d'ailleurs M. Dumais, aujourd'hui décédé, dans une entrevue accordée en 1986.

Toute la séquence ayant mené, au fil des mois, au sauvetage de 135 aviateurs alliés, est en effet pour le moins périlleuse. Après tout, une fois leur avion abattu, ils risquaient fort d'être aperçus par des soldats allemands, alors qu'ils descendaient vers le sol, suspendus au bout de leur parachute. Avec beaucoup de chance, ils pouvaient leur échapper et être cachés par des Français, avant d'être remis au réseau de passeurs dont messieurs Dumais et Labrosse faisaient partie. C'est à ce moment que débutait un voyage très risqué à travers le territoire français, jusqu'en Bretagne, à la «Maison d'Alphonse», nom de code donné au dernier arrêt avant l'embarquement vers l'Angleterre.

Malgré tous les risques que ces sauvetages comportaient, jamais les Allemands ne découvrirent l'existence du réseau Shelburn. Un tour de force, mais aussi une

histoire qu'Alain Stanké voulait faire connaître avec ce documentaire, mais aussi avec le livre *Le réseau Shelburn*, publié le 9 juin.

«Lorsqu'on parle de cette guerre, on traite beaucoup de l'horreur, souligne celui qui a lui-même survécu à l'horreur nazie, malgré la déportation de sa famille, en 1944. Mais j'avais envie de parler d'une belle histoire, mais aussi de raconter l'histoire de gens qui sont tombés dans l'oubli. Après tout, ils ont risqué leur vie à tous les instants pour sauver des vies. Chaque étape du réseau Shelburn était un miracle.»

M. Stanké prépare par ailleurs un autre film, celui-là sur le soldat Léo Major, un Québécois qui débarqua en Normandie avant de multiplier les exploits militaires, dont la libération d'une ville des Pays-Bas. Et même si une avenue porte son nom depuis plusieurs années dans ce pays, il est lui aussi toujours largement méconnu ici, et absent des livres d'histoire, rappelle Alain Stanké. Nul n'est prophète en son pays.

As-tu vu Alphonse?

Diffusé dans le cadre de **1001 vies** ICI Radio-Canada, les samedis 10 et 17 juin, 21 h

À ne pas
manquer

Décennie «dramatique»

AMÉLIE GAUDREAU
Le Devoir



La formule (certes pas très audacieuse...) a fonctionné au premier essai, alors la chaîne qui l'a d'abord diffusée a commandé non pas une, mais deux suites. Après la série *Les années 60*, produite par la compagnie de Tom Hanks et présentée sur CNN (puis sur RDI il y a deux ans), un panorama documentaire intéressant de cette décennie mouvementée chez nos voisins du Sud, la première chaîne d'information continue a voulu poursuivre l'exercice avec les années 1970 et 1980. RDI relaie donc jusqu'au début août les huit épisodes de la «saison» consacrée à la décennie «dramatique», dit le communiqué, que furent les années 1970. Il faut dire que cette période fut passablement rock'n'roll pour nos voisins du Sud sur plusieurs plans: l'économie plombée par la crise du pétrole, l'enlèvement dans le conflit vietnamien, le Watergate... Des épisodes se penchent spécifiquement sur ces sujets, mais aussi sur la révolution sexuelle et féministe, sur les tueurs en série hautement médiatisés, et sur l'impact des actes terroristes un peu partout dans le monde. Comme pour la première fournée, la série s'ouvre et se conclut de façon plus «légère» avec des chapitres dédiés à l'évolution de la télévision et de la musique populaire durant cette décennie.

Les années 70
RDI, vendredi 20 h

Faire évoluer l'évolution

LOUISE-MAUDE RIOUX SOUCY
Le Devoir

La sélection naturelle a dicté l'évolution du monde. Quatre milliards d'années d'une musique sublime que l'homme commence tout juste à déchiffrer grâce à la biologie de synthèse. On est ici loin des tâtonnements de l'hybridation des plantes ou du croisement des espèces. Nous sommes dans le cœur battant du vivant destiné à fabriquer de nouveaux organismes, plus forts, plus performants, plus fiables, sujet de *Biologie 2.0* une fascinante trilogie documentaire française.

Cette science émergente qui cherche à repousser les limites du vivant en faisant littéralement évoluer l'évolution est finement décortiquée point par point par ceux-là mêmes qui la font. Ces hommes et ces femmes, scientifiques respectés de par le monde, ont le sens de la formule; leurs exposés sont percutants, clairs, Charles-Antoine de Rouvre, qui signe cette odysée avec Jérôme Scemla, est un guide attentif qui n'a pas peur d'exprimer son esprit critique.

Son incursion en trois temps en sort raffermie. Ni tout à fait révolution industrielle ni forcément boîte de Pandore, l'univers qu'il décrit apparaît fidèle à l'outil formidable dont il est issu. Un monde dans lequel les scientifiques qui espèrent créer du neuf avec la précision atomique de la biologie sont soumis à une réalité faite de tâtonnements, d'erreurs et d'échecs. Un monde dans lequel l'éthique, heureusement, agit encore comme un garde-fou.

Biologie 2.0: quand la science fait évoluer l'évolution

Planète +, les dimanches 11, 18 et 25 juin, 20 h 30

NOTRE SÉLECTION ★ CINÉMA

NOUVELLES CRITIQUES

La mort de Louis XIV

★★★★

Au retour d'une promenade dans les jardins de Versailles, Louis XIV (Jean-Pierre Léaud, impérial) ressent une douleur à la jambe. S'ensuit une lente agonie de trois semaines pour le souverain, agonie qu'Albert Serra relate en une somptueuse suite de tableaux rappelant les œuvres de Rembrandt et de Vélasquez. D'un rythme contemplatif, cette œuvre exigeant une certaine patience offre un rendez-vous émouvant et intimiste avec la Grande Faucheuse, devant laquelle monarques et vulgaires mortels sont tous égaux.

MANON DUMAIS

The Lost City of Z (V.O.)

★★★★

En 1925, après maintes expéditions, l'explorateur anglais Percy Fawcett se volatilisa dans la jungle amazonienne. *The Lost City of Z* marque un tournant pour James Gray, cinéaste doué s'il en est. C'est de fait la première fois qu'il délaisse New York. Pour autant, Fawcett, ridiculisé en son temps par ses pairs, n'est pas très éloigné des anti-héros de ses trois premiers films noirs, tous des parias au sein de leurs familles. D'une sombre élégance, cette production opulente est la plus envoûtante de Gray d'un point de vue strictement esthétique. Confinée à des intérieurs empestés ou se déployant dans une verdure infinie, sa mise en scène multiplie les tableaux foisonnants, ceux-ci magnifiés par la lumière exquise de Darius Khondji. Le récit, passionnant, n'est pas en reste. *Indiana Jones* sans le surnaturel, *Fitzcarraldo* sans la folie, *The Lost City of Z* hante et éblouit.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Tanna

★★★★1/2

Ils ignoraient tout de William Shakespeare et de *Roméo et Juliette*, mais ça n'a pas empêché la tribu Yakel de vivre une tragédie semblable en 1987. Isolés du reste du monde, et de ses influences, au milieu de l'île volcanique de Tanna dans l'océan Pacifique, les membres de ce clan ont vu un jeune couple d'amoureux bousculer certaines règles, refusant les mariages arrangés. Martin Butler et Bentley Dean, deux documentaristes attentifs, s'aventurent sur le terrain de la fiction en demandant aux membres de ce clan de recréer cette histoire, ignorant tout du cinéma. Le résultat, éblouissant sur le plan visuel, plein de candeur de la part de ces acteurs improbables, offre une vision attendrissante d'un peuple en marge de tout, et pourtant si proche d'une foule de sentiments universels.

ANDRÉ LAVOIE

Folles de joie (V.F. de La pazza gioia)

★★★★1/2

Vivre sa folie sous le soleil de la Toscane: on pourrait croire que les personnages du nouveau film de Paolo Virzi (*Les opportunistes*) ont beaucoup de chance. Béatrice (Valeria Bruni Tedeschi, un feu d'artifice) et Donatella (Micaela Ramazzotti, incandescente) sauront vous contredire, deux amies d'infortune que tout sépare, dont la condition sociale, mais unies par un même désespoir, dont l'une d'avoir perdu son fils. Cette vision à la fois sombre et lumineuse de l'univers psychiatrique s'offre plusieurs hommages, dont à *Thelma and Louise*, mais ce joyeux délire constitue surtout une étonnante radiographie de l'Italie d'aujourd'hui, une spécialité de Paolo Virzi, qui a séduit beaucoup de ses compatriotes. Vous le serez tout autant.

ANDRÉ LAVOIE

The Lovers

★★★★1/2

Il y a un soupçon de Bergman (*Scènes de la vie conjugale*) et de Reinier (*When Harry Met Sally*) dans la comédie douce-amère d'Azazel Jacobs (*Momma's Man, Terri*), reposant sur une proposition que plusieurs jugeront audacieuse: un couple usé à la corde, pratiquant allègrement l'adultère, renoue avec la passion, trompant ainsi leur amant respectif. Sous la banalité apparente de cette banlieue californienne et ces décors où domine le beige se cachent des personnages d'une étonnante vérité, défendus par deux acteurs d'exception. Le dramaturge Tracy Letts (*August: Osage County*) incarne à la perfection l'époux désabusé aux côtés de la fabuleuse Debra Winger (*Terms of Endearment, An Officer and A Gentleman*) dans une interprétation exceptionnelle qui la sortira peut-être de son long purgatoire. Cet étonnant «renouveau conjugal», faisant au passage l'éloge du mensonge, vaut vraiment le détour, sauf à l'occasion d'une première soirée en amoureux.

ANDRÉ LAVOIE

Moi, Daniel Blake (V.O., s.-t.f. de I, Daniel Blake)

★★★★1/2

Au repos forcé après une crise cardiaque, Daniel, un ouvrier de 57 ans, goûte la médecine amère de l'appareil gouvernemental qui, sur la base d'une erreur technique, lui refuse l'indemnité nécessaire à sa subsistance. Lauréat d'une seconde Palme d'or pour ce film engagé, Ken Loach étale la bêtise bureaucratique érigée en diktat. En colère et désireux d'éveiller les consciences, le cinéaste britannique en oublie parfois le cinéma au détour de dialogues didactiques, entre film et pamphlet. Un bémol que rachète une émotion toujours vive, et largement tributaire du personnage de Katie, une jeune mère célibataire qui en arrache. À cet égard, une visite dans un centre de dépannage alimentaire donne lieu à une scène bouleversante. On est dévasté comme on l'a rarement été au cinéma. Ken Loach accomplit cela. Impossible, ensuite, de retrouver l'indifférence de ceux qui ne savent pas, ou feignent de ne pas savoir.

FRANÇOIS LÉVESQUE

The Beekeeper and His Son

★★★

Ceux qui s'alarment devant la diminution des colonies d'abeilles ont bien raison: elles sont le parfait reflet de notre fragilité devant les bouleversements climatiques. Lao Yu n'a pas de grandes théories sur la question, et ce modeste apiculteur chinois constate cette désolation, mais il est incapable de transmettre ses inquiétudes, et son savoir, à son fils Maofu. Lui ne rêve que de faire fructifier cette tradition familiale, et surtout de retourner vivre en ville. Au cœur de la campagne chinoise, parmi les poules, les chiens et les oies, se dessine un conflit de générations aux résonances universelles. Les violentes vibrations sont pleinement ressenties par le reste de la famille, et tous les animaux qui les entourent, témoignant du sens d'observation aiguisé de la cinéaste.

ANDRÉ LAVOIE

My Cousin Rachel

★★★

Ce personnage issu du XIX^e siècle anglais imaginé par la romancière Daphne du Maurier possède une immense part de mystère. Après Olivia de Navilland et Geraldine Chaplin, c'est au tour de la solide Rachel Weisz de porter la robe noire et la voilette de cette veuve que tous associent à une vipère. Un jeune châtelain anglais, la croyant responsable de la mort de son bienfaiteur, entend se venger, jusqu'au moment où il fait sa connaissance. L'amour le rendra vite aveugle, mais sa chute est-elle précipitée par les manigances de cette femme oscillant toujours entre bonté et calcul? Roger Michell (*Notting Hill, Enduring Love, Le week-end*) signe une adaptation sage et soignée de ce drame souvent illuminé aux chandelles, version luxueuse de ces spectacles à costumes qui font le bonheur des fidèles de PBS.

ANDRÉ LAVOIE

Le roi Arthur. La légende d'Excalibur (V.F. de King Arthur — Legend of the Sword)

★★★

Guy Ritchie n'est pas John Boorman (*Excalibur*). Ni Terry Gilliam et Terry Jones (*Monty Python and the Holy Grail*). Ni Alexandre Astier (*Kaamelot*). S'attaquant à la légende arthurienne, après avoir brassé la cage de Sherlock Holmes et dépeussière *Des agents très spéciaux*, Guy Ritchie fait ce qu'il sait faire comme personne d'autre: du Guy Ritchie. Arthur (Charlie Hunnam, impétueux) et sa bande s'expriment comme les malfrats de *Snatch*, le montage est fait à la tronçonneuse et les mouvements de caméra donnent le tournis. Et peu lui chaut de respecter à la lettre la nature du cycle arthurien. Puristes, abstenez-vous!

MANON DUMAIS

Cigarettes et chocolat chaud

★★★

Vivre en marge, et avec un brin de folie, voilà une tâche exigeante pour le clan Patar, une famille à part portant son lot de misères et de chagrins, à commencer par la mort de la mère, *fan* finie de David Bowie. Une assistante sociale (Camille Cottin) tentera de mettre un peu d'ordre dans ce joyeux bordel dominé par un père (Gustave Kervern) à bout de souffle, mais aimant tendrement ses deux filles, nourries aux croustilles et se couchant à des heures impossibles. La part autobiographique du premier film de Sophie Reine, monteuse de profession, est importante, et pleinement assumée, assortie de belles bouffonneries entre mille sujets que l'apprentie cinéaste tenait à aborder, dont le syndrome de Gilles de la Tourette. Même si les comparaisons sont inévitables avec *Captain Fantastic*, de Matt Ross, cette comédie familiale rend un bel hommage à la nécessité du non-conformisme.

ANDRÉ LAVOIE

Robert Doisneau. Le révolté du merveilleux

★★★

C'est un portrait, mais surtout une lettre d'amour d'une petite-fille à l'égard de son grand-père photographe. Et comme celui-ci se nomme Robert Doisneau, on peut comprendre sa dévotion, même si on aurait souhaité quelques égratignures à ce tableau idyllique. La cinéaste, également journaliste, pouvait puiser dans une iconographie abondante, lui permettant de dépasser les évidences (*Le baiser de l'hôtel de ville* ne résume pas toute son œuvre), de déboulonner quelques mythes (il a voyagé au-delà de Paris et de ses banlieues). D'illustres compagnons de route, dont l'écrivain Daniel Pennac et l'actrice Sabine Azéma, ajoutent leurs voix à ce concert d'éloges, jamais aussi beau que lorsque se déploient les images de cet humaniste forcené, lui dont l'ami Jacques Prévert disait que «*c'est toujours à l'imparfait de l'objectif qu'il conjugue le verbe photographier*».

ANDRÉ LAVOIE

Patients

★★★

Il a fallu que Fabien Marsaud frôle la mort pour donner naissance au slameur Grand Corps Malade. Après un tragique accident, et un an passé dans un centre de réadaptation, l'ancien joueur de basketball a réussi à retomber sur ses deux pieds, non sans douleurs. C'est ce parcours, en partie inspiré de son livre, qu'il décrit avec la complicité de Mehdi Idir, le réalisateur de ses vidéoclips. Dans ce lieu aseptisé, Benjamin (solide Pablo Pauly) devra tout réapprendre, découvrant aussi beaucoup de choses au contact de ses compagnons d'infortune. Cette leçon de courage, jamais exempte de clichés et de postures visuelles délibérément accrocheuses (leur amour du clip n'est jamais loin), présente de jeunes interprètes au visage inconnu, mais à l'indéniable force de conviction.

ANDRÉ LAVOIE



FOX SEARCHLIGHT

My Cousin Rachel, de Roger Michell, avec Rachel Weisz, Sam Claflin et Holliday Grainger

Megan Leavey

★★★1/2

Megan Leavey (Kate Mara), banlieusarde désœuvrée, a trouvé un sens à sa vie en partageant les dangers de la guerre en Irak en compagnie d'un chien renifleur de bombes. Cette histoire vraie constitue la première incursion dans le domaine de la fiction de la documentariste Gabriela Cowperthwaite (*Blackfish*), elle qui nous avait ouvert les yeux sur les cruelles conditions de vie des orques dans les parcs d'attractions. Ce mélodrame animalier sait tirer les bonnes ficelles pour arracher quelques larmes, mais ne réinvente en rien le genre, montrant au moins les vertus de la zoothérapie dans des conditions extrêmes. Jamais par contre le film n'est aussi explosif et poignant que *The Hurt Locker*, de Kathryn Bigelow. Ce n'est pas un pétard mouillé, mais...

ANDRÉ LAVOIE

Paris Can Wait

★★★1/2

Ce n'est pas son âge honorable qui allait freiner l'élan créatif d'Eleanor Coppola. À 80 ans, elle signe son premier long métrage de fiction, après quelques «making of» des films de sa célèbre famille, dont le plus percutant demeure encore *Hearts of Darkness: A Filmmaker's Apocalypse* (1991), où elle observait son conjoint, Francis Ford Coppola, sombrer dans l'enfer de ce tournage chaotique. Elle ouvre à nouveau son journal intime, illustrant avec élégance un périple Cannes-Paris effectué à bord d'une vieille bagnole, et en compagnie d'un partenaire d'affaires français de son mari, incarné par Arnaud Viard. À ses côtés, la toujours lumineuse Diane Lane en épouse insatisfaite constitue la meilleure carte de ce *road movie* luxueux, enfilant décors splendides, tables somptueuses et vins raffinés. Bref, une virée le plus souvent touristique, où l'on se surprend à se demander: à quelle heure on arrive?

ANDRÉ LAVOIE

Pirates des Caraïbes – Les morts ne racontent pas d'histoires (V.F. de Pirates of the Caribbean – Dead Men Tell no Tales)

★★★1/2

Ce manège du royaume de Disney devenu une grosse machine à fric depuis son lancement en 2003 donne des signes de routine, même si celle-ci demeure encore spectaculaire. Plusieurs se réjouiront de retrouver Johnny Depp en Keith Richards des mers et de l'arrivée de Javier Bardem en vilain — depuis *No Country for Old Men*, sa réputation n'est plus à faire en ce domaine. Le tandem norvégien Joachim Roenning et Espen Sandberg (*Kon-Tiki*) livre la commande sans imagination débordante, essayant de recréer la magie des débuts, dont un nouveau duo romantique inspiré de celui formé par Keira Knightley et Orlando Bloom. Mais la chimie n'opère pas entre Brenton Thwaites et Kaya Scodelario, signe parmi tant d'autres que, pour la série *Pirates of the Caribbean*, il serait sans doute temps de baisser pavillon.

ANDRÉ LAVOIE



ENTRACT FILMS

Megan Leavey, de Gabriela Cowperthwaite, avec Kate Mara, Tom Felton et Bradley Whitford

Alien: Covenant (V.O. et V.F.)

★★★1/2

Parti inspecter une mystérieuse planète, l'équipage d'un vaisseau spatial est décimé par une forme de vie hostile. Trop calqué sur le scénario d'*Alien*, *Alien: Covenant* a la bonne idée de placer l'androïde David au cœur du récit et de lui adjoindre un jumeau 2.0, Walter (Michael Fassbender brillant au carré). Apprenti sorcier, David continue de faire joujou avec la matière noire découverte dans *Prometheus*, expérimentations qui engendreront le xénomorphe à tête phallique que l'on connaît tous. Rappel chronologique: les événements d'*Alien: Covenant* se déroulent dix ans après ceux de *Prometheus*, et dix-huit avant ceux d'*Alien*, tous trois réalisés par Ridley Scott, qui jongle ici, par le biais de David et Walter, avec les mêmes concepts existentialistes abordés dans son *Blade Runner*. Rapiécé, donc, mais fonctionnel, le scénario d'*Alien: Covenant* est rehaussé par le sens esthétique, et cinétique, aiguisé de Scott.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Bon Cop Bad Cop 2

★★★1/2

Bon Cop Bad Cop (2006), d'Érik Canuel, reposait à la fois sur un excellent concept, celui des deux solitudes à l'échelle policière, et sur un duo aussi improbable qu'efficace, Patrick Huard et Colm Feore. Une décennie plus tard, ces deux ingrédients demeurent intacts sous la gouverne d'Alain DesRochers (*Nitro, Nitro Rush*), mais malheureusement assortis de prétentions moralisantes et d'éléments mélodramatiques. Tout cela plombe ce qui était d'abord une fantaisie acrobatique sans prétention, contaminée aussi par un langage vulgaire qui ne fait même pas honneur au cinéma québécois des années 1970. On en donne un peu à tout le monde, surtout aux amateurs de bagnoles, de cascades et de beautés fatales, mais pas en quantité suffisante pour satisfaire qui que ce soit. Et si seulement c'était vraiment hilarant...

ANDRÉ LAVOIE

Les gardiens de la galaxie vol. 2 (V.F. de Guardians of the Galaxy Vol. 2)

★★★1/2

À sa sortie, *Les gardiens de la galaxie*, une bande disparate de renégats menée par Peter Quill, séduisit avec son autodérision. Arrive la suite attendue dans laquelle Peter, fils d'une Terrienne, retrouve son mystérieux père, un homme-planète appelé Ego. Prévisible, l'intrigue bénéficie d'une chimie parfaite entre Chris Pratt et Kurt Russell. Pilleur intergalactique qui fut autrefois pour Peter ce que Fangin fut pour Oliver Twist, Yondu (Michael Rooker) passe d'ennemi à ami. Une reconfiguration qui donne lieu à un étalage de sentimentalité qu'évitait le premier opus, chaque passage émotionnel y étant désamorcé *in extremis* en humour. Ce décalage ludique était distinctif. Or, la suite veut émouvoir, et souvent. À cet égard, si la multiplication des clins d'œil aux années 1980, charmante hier, frôle aujourd'hui le point de saturation, il reste que le film n'est jamais aussi efficace que lorsqu'il prend les choses à la légère.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Demain tout commence

★★★

Après qu'elle lui eut laissé leur bébé dont il ignorait l'existence, un fétard immature, Samuel (Omar Sy, irrésistible), quitte le sud de la France et s'installe à Londres dans l'espoir, vain, de retrouver la mère (Clémence Poésy, dans un rôle impossible). Liant amitié avec un producteur gai (Antoine Bertrand, particulièrement savoureux), il devient cascadeur à succès et offre une vie de rêve à sa fille, qui grandit (Gloria Colston, craquante). Puis la mère revient, et ce qui a commencé comme *Trois hommes et un couffin*, avec papa improvisé, se transporte en cour pour une resucée de *Kramer contre Kramer*. Sous prétexte d'arracher un sourire ou une larme, le scénario, abracadabrante au possible, fait fi de toute vraisemblance. C'est, à défaut d'une meilleure formule, du grand n'importe quoi prêt à tout pour émouvoir. Or, si l'œil se mouille parfois, c'est uniquement grâce à la conviction que mettent les acteurs, qui méritaient mieux.

FRANÇOIS LÉVESQUE